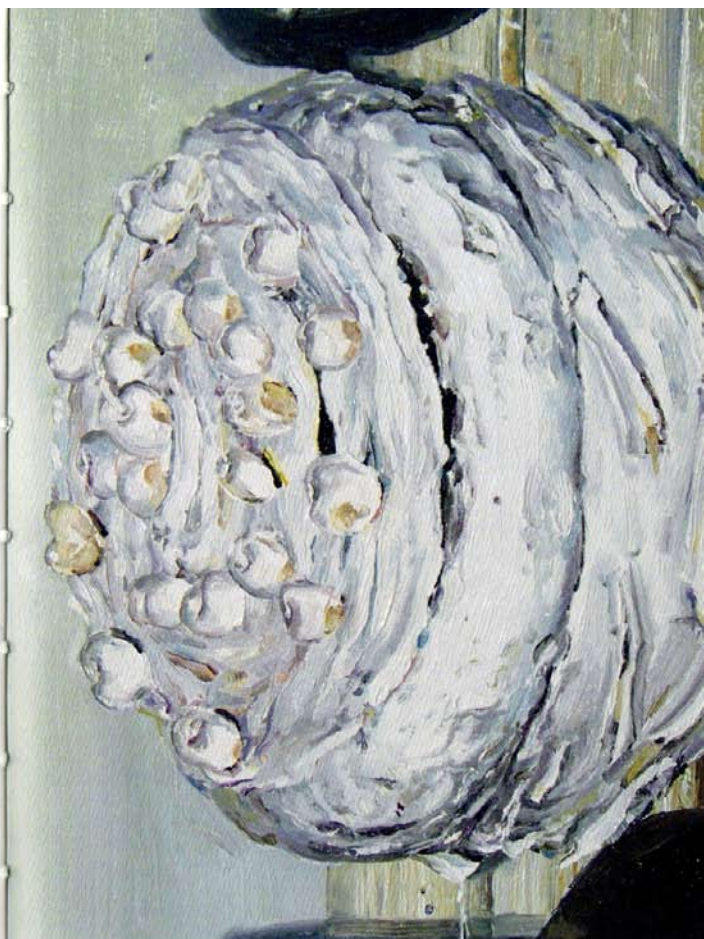


**L**

a bonne peinture éveille des pulsions haptiques.

Nous sommes irrésistiblement tentés de poser un doigt, au moins, sur ce qui nous plaît, selon le même aiguillon qui invite nos mains à se poser sur les corps qui nous plaisent vraiment. Il y a un renfort des sens, une cavalerie du toucher, que la vue ameute dans les grandes occasions. Ainsi, il me souvient de la très belle Américaine qui caressa les doigts de pied d'une statue du musée Rodin,

MIREILLE BLANC CÉRAMIQUE • 2013 HUILE SUR TOILE 26 X 35 CM



avant d'être rabrouée sans mesure par un gardien qui refusait de comprendre que ce geste ait pu lui échapper.

Devant un gros gâteau de crème, badigeonné à la spatule, chantillonné comme c'est pas possible, qui n'a pas le doigt démangé de faire l'avion ? Un piqué, retour à la base, miam miam.

Devant un beau tableau, on a des envies de frôlements, de caresses, de tapotis, de grattouilles. On aimerait bien aller vérifier la solidité des crêtes, le râpeux des stries, l'impression mouillée de ce qui luit.

Plus sceptiques encore que saint Thomas, nous ne croyons qu'à ce que nous touchons.

C'est presque toujours interdit. Et c'est bien sûr encore meilleur du coup. Mais n'entrons pas dans la description du plaisir pervers qu'il y a à ne pas être autorisé à coller sa joue contre celle d'une princesse peinte par Hans Holbein. Il est également impossible d'embrasser, même très délicatement, les pieds de l'Olympia – j'ai essayé – sans déclencher plusieurs sirènes électroniques qui font s'évanouir en un instant tout le charme de cet élan. La peinture est une condamnation sans appel au voyeurisme le plus strict.

Il y a bien sûr des fous, ceux qui se rebellent contre l'ordonnement du monde, les monstres qui agressent des tableaux uniquement (c'est mon hypothèse) pour les toucher un instant : les vandales. Mais ici nous sommes entre gens de bien,

entre fétichistes disciplinés, cultivés. C'est donc au deuil lambda du toucher que je fais allusion. À double titre dans ce tableau, où la texture moelleuse du gâteau coïncide parfaitement avec la manière de la touche. Une touche qui travaille un fin matelas de peinture fraîche, sur lequel le pinceau revient avec des gestes de micro-picorements, de chevelurements, d'amas, de glissades aux allures contrôlées ou plus dérapantes. Tout ceci dans la variation, avec un souci de variation des mouvements du pinceau. On devine une chorégraphie sophistiquée, en creux, de la main.

Ce qui est particulièrement troublant, c'est l'illusion fournie à l'appétit où se redouble, pour les gourmands de pâtisserie et de peinture, l'effet d'onctuosité. Ce tableau joue les phasmes.

Pourtant quelque chose cloche. Les cerises. Les cerises sont blanches elles aussi. On s'inquiète alors d'un gâteau fantôme, le gâteau d'anniversaire de la Reine des Glaces.

Mireille Blanc peint sous l'empire de son patronyme, elle travaille dans les blancs, dans le blanc. Le blanc est son pays. Et tandis qu'elle parcourt cette Laponie, une esthétique héritière des lumières du Nord s'insinue chez le spectateur. C'est la neige déblayée, remblayée, où se devinent des restes de bonhommes et de batailles, c'est la neige habitée de sa pâte qui brille à cœur sur le mur.

Cet hiver est un genre d'été indien pour ceux qui n'ont pas froid aux yeux.

